

# Pierre Jourde

## Paradis noirs



folio



COLLECTION FOLIO



Pierre Jourde

# Paradis noirs

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2009.

*Couverture : Photo © duncan 1890 / Getty Images (détail).*

Écrivain et universitaire, Pierre Jourde est l'auteur de nombreux romans et essais, parmi lesquels *La littérature sans estomac*, *Pays perdu*, *Festins secrets*, *Paradis noirs*, *Le Maréchal absolu* et *La première pierre*.





*Pour Éric Chevillard*  
*Pour Cécile*  
*Pour Agathe*



La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,  
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,  
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.  
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,  
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,  
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,  
Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,  
À dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,  
Tandis que, dévorés de noires songeries,  
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,  
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,  
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver  
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille  
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,  
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,  
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,  
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,  
Grave, et venant du fond de son lit éternel  
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,  
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,  
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?

BAUDELAIRE



Lorsque je l'ai revu, par hasard, il y a bien longtemps que je ne pensais plus à lui. Il m'a fallu un instant pour le reconnaître, mettre un nom sur ce visage. Le nombre des visages aperçus, dans les foules, à force de s'accumuler dans l'esprit suscite la reconnaissance. Il y en a tant. Chacun si singulier, si seul, chacun portant un poids trop lourd d'existence pour que l'on puisse s'y arrêter sans s'épuiser. Ils se sont tournés vers nous, un bref instant, ou bien un profil perdu s'est détaché contre un mur, et c'est terminé, pour jamais. Chaque visage est une exigence de reconnaissance. Chaque visage, si fugitif soit-il, lutte contre l'oubli. Et nous luttons contre lui, nous le poussons vers l'oubli, vers la mort. Mais parfois, à la longue, l'esprit finit par céder à la requête. On s'attarde sur les traits d'une voisine de compartiment, on est certain de l'avoir vue, on ne sait plus où, le train s'arrête, elle descend, elle disparaît avec la petite énigme irrésolue. Ce n'était peut-être que l'énigme de sa singularité, qu'un moment on a pris pour une reconnaissance.

J'ignore où se déposent tous ces visages, dans

quelles archives profondes de la mémoire, qui demeurent désertes, jusqu'à la fin. On ne savait peut-être même pas, à l'instant où on les a vus, qu'on les voyait. Mais quelqu'un le sait, quelqu'un continue à le savoir. Et puis, un jour, tout s'effacera, comme une bibliothèque brûlée, avec ces centaines de milliers de volumes, dont le savoir aurait modifié notre connaissance du passé, et notre présent.

Il m'est peut-être arrivé, dans la foule des gares, des supermarchés, des rues, d'avoir croisé de vieux amis, des camarades d'école, et je ne l'ai pas su. Une fois, au contraire, j'ai su.

C'était un soir de novembre, à Paris, des années auparavant. La foule bondait les wagons du métro. J'étais assis du côté donnant sur la voie. Lorsque la rame dans laquelle je me trouvais est entrée dans la station, une autre demeurait encore rangée contre le quai d'en face. J'ai regardé machinalement les gens entassés dans la rame voisine, comme je ne pouvais m'empêcher chaque fois de le faire. La légère distance, l'écran des vitrages, la lumière qui paraissait toujours un peu plus dense, le mouvement silencieux des lèvres de ceux qui parlaient me suggéraient une intensité de présence différente, de l'autre côté, comme si tous les gestes, les attitudes, les vêtements même déroulaient le protocole d'une cérémonie pour moi incompréhensible. Et chaque fois, la petite sonnerie avertissant de la fermeture des portes, puis le départ du convoi qui glissait dans la ténèbre du tunnel, avec son chargement de mannequins aux fronts cireux, aux gestes figés, tout prenait quelque chose d'irréparable, comme si les wagons emportaient loin de moi le chargement de mémoire de la journée, et la signification d'instant, de rencontres, de

signes à peine perceptibles et destinés à me rester pour toujours impénétrables.

Un mouvement des voyageurs debout m'a rendu visible le visage, tourné du côté du wagon que j'occupais, d'une petite fille. L'effacement d'un dos, comme une tenture qui s'écarte sur une présence indiscreète, a démasqué cette petite face blême, étroite, encadrée par des cheveux noirs. La position avait quelque chose de curieux, que je ne me suis pas formulé sur le moment. Les autres voyageurs pour la plupart se tournaient logiquement de l'autre côté, vers la porte. Elle regardait dans ma direction. J'ignorais si elle me voyait. Je l'ai tout de suite reconnue, c'était Laure. Elle n'avait pas changé. Pendant deux ans, elle avait été ma meilleure amie. Nous ne nous quittions pas. Une année même, nous avons passé huit jours ensemble, au bord de la mer.

Je lui ai fait signe, elle n'a pas réagi. Ses yeux continuaient à me traverser. L'immobilisation des deux rames de métro me paraissait se prolonger anormalement. Comment faire pour qu'elle me voie ? J'aurais voulu descendre, la rejoindre. L'idée qu'elle n'avait pas changé a suscité le déclic mental qui m'a permis de revenir à la réalité.

J'avais laissé Laure au bord de la mer, après une semaine de vacances qui a sans doute été la plus belle de ma vie, pour aller retrouver mes grands-parents dans le Cantal. Un mois plus tard, à la rentrée, Laure n'était plus là. Le directeur de l'école est venu nous expliquer qu'elle s'était noyée à la fin de l'été, la veille de son retour. Elle allait avoir neuf ans. Une nouvelle houle de dos et de bras l'a engloutie, et le tunnel a absorbé la rame, me laissant face au quai désert.

Lorsque cette scène s'est produite, il y avait bien des années que je ne pensais plus à Laure ni aux étés d'autrefois. Mais son visage, lui, ne m'avait pas oublié. Il était revenu me voir, pour me réclamer quelque chose. Je me demande encore quoi.

Les joues pâles de Laure, ses yeux noirs, ses longs cheveux bruns, je ne me lassais pas de les admirer lorsque j'étais enfant, et je ne savais pas que je les admirais. Les miroirs de la maison, les vitres de l'école recueillaient un instant son visage, qui m'y paraissait plus beau encore, plus lointain, comme une préfiguration peut-être de celui qui reviendrait me visiter dans une station de métro, des années plus tard. Après son passage, je m'approchais de la surface déserte, où il me semblait pourtant que quelque chose d'elle devait s'être conservé, une fraîcheur dont je pourrais me désaltérer toujours. J'ignorais tout cela. Les traits de son visage adoucissaient mes pensées, la courbe de ses gestes les infléchissait, je l'ignorais. Et j'ignorais plus encore l'exigence qu'ils avaient déposée en moi, et qui était revenue, un soir, à Paris, me faire signe un instant à travers la vitre d'un wagon de métro.

Depuis ce jour, je retourne régulièrement sur la plage de ces lointaines vacances. Cela se passe en général au milieu de la nuit. Quelque chose me réveille, entre deux et trois heures du matin. Je reste allongé dans l'obscurité, dans le silence que creusent les grincements du parquet, ainsi que d'autres bruits sans figure, sans lieu. Je revois le soleil allonger les ombres jusqu'à l'écume, je sais qu'il est tard. Il me semble qu'il y avait là quelque chose à comprendre, mais je ne détiens pas la clé. Le vent froisse des herbes au creux des dunes. Je



sens sa légère amertume sur ma bouche. Il faudrait que Laure me rejoigne, que je lui parle, alors je comprendrais peut-être ce que voulaient me dire ces ombres, ces herbes qu'une inquiétude agite, les circuits du vent, et ces éclats de lumière qui s'allument par intermittence sur les vagues. Mais il se fait tard, et elle n'arrive pas. Je ne me résous pas à quitter la plage, il me semble que je n'aurais jamais dû en partir, que là se trouvait ce que j'ai toujours cherché depuis, mais je ne le savais pas. Je me lève, alourdi de cette mer, j'entends le battement des vagues qui couvre celui de mon cœur, je vais dans la salle de bains me passer de l'eau sur le visage avant de revenir me plonger dans le noir. Je pense aux yeux de Laure et quelque chose m'apaise, le sentiment, me dit le sommeil au moment de perdre conscience, qu'elle a tenu à revenir pour me dire adieu.

C'est le même genre de regard qu'il a posé sur moi, lui, dans des circonstances exactement semblables. Peut-être la première expérience m'avait-elle préparé à une telle rencontre. Étrangement, nous étions à la même époque de l'année, dans les premiers jours de novembre. Je descendais en train dans l'Hérault. Il fallait franchir tout le Massif central, le TGV n'en était qu'à ses débuts. J'aimais cette vieille ligne, et les traversées de villages entre Clermont et Béziers, qui ne s'étaient pas encore réveillés de la léthargie où ils avaient plongé vers la fin de la III<sup>e</sup> République. Le voyage durait depuis quelques heures, et je m'étais assoupi. Je n'avais pas vu tomber la nuit. C'est le changement de rythme et de bruit qui m'a fait reprendre conscience.

D'abord, je ne sais pas qui je suis, comment je

m'appelle, ni où je me trouve. Je suis encore englué de sommeil. J'ai rêvé. De quoi ? Il me semble d'une plage nocturne. On ne voit pas la mer, mais on l'entend, on sent sa présence. Laure va sortir de l'eau, traverser l'obscurité vers moi. Son ombre froide touchera ma peau. Un long frisson court le long de mon dos et me réveille.

Dans mes narines, l'odeur de poussière d'un rideau. Sous mes yeux, les coupoles microscopiques des gouttes d'eau, chacune enfermant un reflet indistinct, qui scintille en silence, jusqu'à ce que la goutte se détache, glisse, l'emporte. De l'autre côté de la vitre, des formes mouvantes, silencieuses elles aussi.

Celui qui est là, tête contre le rideau masquant une partie de la vitre, celui dont j'occupe la peau se trouve dans un train à quai. L'eau baigne les vitres du wagon comme une sueur, empêchant de bien distinguer l'extérieur. Je ne sais pas d'où vient ce train, où il va conduire le corps assis là, qui attend le départ, ignorant de sa destination. Il y a un panneau, là-bas. Il indique Clermont-Ferrand.

La lumière des lampes peine à dégager les formes des corps qui se croisent, se superposent et paraissent s'agréger. Je me souviens de l'odeur obscure que dégagent les vêtements de ceux qui montent dans le wagon, apportant avec eux le poids de froid et de nuit dont la pluie les a chargés. À travers la vitre zébrée de filaments d'eau, je le vois, un peu en retrait, debout contre le mur de la gare. Le nom me revient d'abord, tout de suite, sans que je sache encore ce qu'il signifie : François.

Je bute quelques instants sur ce nom. Il me demeure fermé. Je sais que le passé se tient derrière lui, mais il refuse obstinément de céder. Je

me répète ce nom : François, comme si la sonorité de ces deux syllabes détenait la formule qui me permettrait d'avoir accès à ce que je pressens qu'il signifie. Il me semble percevoir, de l'autre côté, une certaine qualité de lumière, grise et terne. Une sensation d'humidité, liée à une odeur particulière, que je ne parviens pas à identifier, mais qui paraît avoir absorbé, comme un linge celle de la personne qui le porte, l'identité perdue de ce temps.

Et puis, brusquement, le nom laisse le passage. Le corps que j'occupe se retrouve plongé dans le passé. Cette odeur vient du bois des tables pénétrées d'encre. Elle se confond avec l'ennui, avec la mélancolie de la lumière coulant droit des lampes, dans la grande salle sonore où les après-midi durent interminablement. L'ombre déjà commence à presser les vitrages des hautes fenêtres habillées de longs voiles crasseux, elle s'infiltré, croît dans les plis des manteaux pesant aux patères, s'accroche aux coins du plafond, sous les tables où se brassent des jambes qui ignorent ce que font les bustes tranchés par le plat des pupitres. Ce corps d'enfant penché sur la copie quadrillée n'est plus le mien, mais je l'ai occupé, lui aussi. Il a disparu, comme le reste.

Nous nous sommes croisés pour la dernière fois, vingt ans auparavant, à la fac de lettres. Mais je ne peux pas m'y tromper : c'est bien lui, François, ce sont ses yeux bleu clair, presque blancs, qui lui font une tête de statue, et dont le regard un peu trop fixe m'a toujours mis mal à l'aise, comme s'ils allaient chercher en moi les petites et les insuffisances. Il n'a pas beaucoup vieilli, mais son aspect a changé. Il porte les cheveux coupés court, presque ras, une barbe de plusieurs jours et un

costume incongru, noir à rayures, fripé, sur une chemise blanche, qui lui donnent l'air d'un émigrant perdu entre deux gares. Je ne sais pas pourquoi, je me le figurais parti très loin, à l'étranger sans doute. Je l'imaginais aventurier, diplomate, chevalier d'industrie. Cela me paraissait convenir à son brio, pour lequel étaient trop étroites toutes les limites, famille, région, nation. Il se trouve donc encore là, à Clermont, tant d'années après. Il s'y trouve, mais comme s'il ne faisait que passer, ou comme un fantôme incapable d'atteindre le repos au lieu même dont il ne peut sortir.

Exactement comme Laure, il regarde dans ma direction, mais je ne sais pas si ce regard me voit. Je me demande si lui aussi est revenu de l'oubli, pour exiger de moi la mémoire. Je me demande s'il est mort, lui aussi. Je me demande si je ne souhaite pas qu'il le soit, pour que l'enfance disparaisse avec lui, et que je n'aie pas à m'en souvenir.

Il a été le génie troublant de la fin de mon enfance, le compagnon aimé, admiré, mais aussi l'ombre amère qui parfois corrompait mes joies. En regardant mieux, je me rends compte que son costume trempé dégoutte sur ses chaussures, que sur son visage roulent de grosses gouttes qui vont se perdre dans l'échancrure de sa chemise. Il a l'air de sortir d'une rivière. Des voyageurs passent devant lui et me le masquent un instant, puis il reparaît, toujours en proie aux patients itinéraires des filaments d'eau qu'engendre inépuisablement son front, toujours immobile, semblable à un marbre que parcourraient des serpents.

Toute l'image se décale vers la droite, elle glisse très lentement, s'absorbe dans les rideaux qui encadrent la fenêtre, je cesse de le voir, et plus tard,

L'INCONGRU DANS LA LITTÉRATURE ET L'ART, Kimé,  
2004.

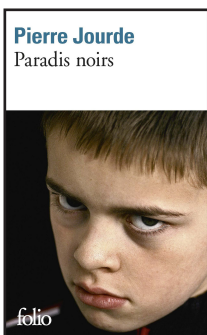
LA VOIX DE VALÈRE NOVARINA, L'Harmattan, 2004.

UNIVERSITÉ : LA GRANDE ILLUSION, L'Esprit des pénin-  
sules, 2007.

PRÉSENCE DE JACCOTTET, Kimé, 2007.

*Beaux livres*

40 ANS DE RENTRÉE LITTÉRAIRE, photographies d'Ulf  
Andersen, Anabet, 2010.



Paradis noirs  
**Pierre Jourde**

Cette édition électronique du livre  
*Paradis noirs* de Pierre Jourde  
a été réalisée le 18 août 2014 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 978-2-07-045957-5 - Numéro d'édition : 269743).  
Code Sodis : N64251 - ISBN : 978-2-07-255937-2.  
Numéro d'édition : 269745.